

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

PREMIÈRE PARTIE.

(Continué de la page 16).

Je veux bien croire qu'il y avait du tort des deux côtés, et qu'un fils d'esclave ait pu, avec raison, craindre pour sa peau en allant se mesurer avec un militaire exercé, de la stature de M. de Pompignan ; mais je n'en vois pas moins non plus, de part et d'autre, une absence notable de principes religieux ; en premier lieu, dans le manque d'égards de cette justice que les hommes, fussent-ils blancs, jaunes, rouges ou noirs, se doivent les uns aux autres, et en second lieu, dans la manière de réparer l'injure une fois commise.

Il faut, dit-on, pour *satisfaire à l'honneur*, s'échanger une balle ou deux, ou se piquer quelque part. Quelle convention absurde et irrationnelle ! Combien le code évangélique l'emporte sur ce reliquat de paganisme ! " Si, vous présentant devant Dieu, vous vous rappelez que votre frère a quelque raison d'être irrité contre vous, allez sans délai vous réconcilier avec votre

frère"..... "Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même" !

Comme les hommes ne sont pas des anges, ni même tous des saints, il arrive quelquefois que dans les moments de vivacité, on oublie aussi chez nous les sages préceptes de l'évangile ; mais comme alors la pratique canadienne l'emporte encore sur le prétendu point d'honneur qu'on fait sonner si haut en Europe. Chez nous, on le sait, le coup de poing tient lieu de pistolet et d'épée ; et un œil poché, une lèvre fendue, une côte rudement caressée, suffisent d'ordinaire pour *satisfaire à l'honneur*, et mettre le manant à sa place sans danger pour ses jours.

Ceci me met en mémoire un petit incident dont le quai du Palais, à Québec, fut le théâtre, il y a quelques années.

Un hâbleur français, comme il nous en arrive quelquefois, avait réuni là une cinquantaine de flâneurs, et les amusait de ses vantardises. — Moi, disait-il, je sais l'art de la boxe, et au moyen de cette connaissance, je puis me défendre contre un homme deux fois plus fort que moi.

— Que dit-il donc là, ce français, demande un luron de batelier, de stature imposante et a mine fort peu gracieuse, qui arrive sur ces entrefaites et écarte les rangs pour pénétrer au centre du cercle ?

— Il dit qu'il connaît la boxe et peut se défendre contre un homme deux fois plus fort que lui.

— Tu sais l'art de la boxe ? dit-il au français, lorsqu'il fut parvenu jusqu'à lui ; eh bien, moi, je ne le sais pas ; mais tiens toi *ben* !

Et en disant cela, il lui porte un rude coup de poing, un vrai coup de massue en pleine figure, et l'envoie mesurer le pavé de toute sa longueur.

Ce fut un éclat de rire général de la part de tous les assistants, et le blessé eut beau crier "au meurtre !" en tombant et en se relevant la figure tout ensanglantée, personne ne vou-

lut faire connaître aux agents de police qui intervinrent alors, le *boxeur sans art* qui avait porté le coup et qui, confondu avec les autres, partageait leur hilarité.

On peut donner comme suit le mode de réparer les injures, en dehors des maximes évangéliques, chez les différents peuples : En France, l'épée ; en Angleterre, le pistolet ; en Canada, le coup de poing. Or, comme entre différents maux, il faut choisir le moindre, je préfère de beaucoup le dernier aux deux autres, il est moins dangereux, plus rationnel, et moins éloigné des règles de la charité fraternelle, puisque souvent il se réduit à une correction méritée.

Tout en devisant ainsi de politique, d'astronomie, d'histoire naturelle, de coutumes et de mœurs, nous poursuivons notre route vers le sud.

Déjà nous avons dépassé le phare de Sombréro, et, laissant à notre gauche l'île de St-Martin, et à notre droite celle de Saba, nous pénétrons dans la mer des Caraïbes ou des Antilles, cette mer intérieure à demi close, que les Iles-du-Vent ou petites Antilles ferment à l'est, le Vénézuéla au sud, le Guatemala à l'ouest, et que la presqu'île de l'Yucatan avec les grandes Antilles, Cuba, Haïti, etc., closent au nord.

Saint-Martin, à 18° 4' de latitude nord, est occupée conjointement par la France et la Hollande. En partie composée de montagnes, sa population ne dépasse guère 5,000 habitants. La portion française fait partie du gouvernement de la Guadeloupe.

L'île de Saba, plus petite que la précédente, appartient aussi aux Hollandais ; sa population s'élève à environ 1700 habitants.

Nous voyons souvent de nombreux marsouins prendre leurs ébats autour de notre bateau, parfois en très grand nombre, et il arrive fréquemment que dans leurs courses, ou leurs jeux comme il paraît plus probable, on les voit s'élancer hors de l'eau de manière à se séparer totalement de sa surface.

De ce point nous ne devons plus perdre la terre de vue, en quittant une île nous en apercevons aussitôt une autre.

A 11 heures nous sommes en face de Saint-Barthélémi, à 17° 56' de latitude, seule île de cette région possédée par la Suède. Colonisée par la France en 1648, cette île fut cédée aux Suédois en 1784. Sa population est d'environ 10,000 habitants ; sa capitale est Gustavia.

Bien que la vue des îles qui se succèdent les unes à la suite des autres vienne rompre la monotonie de notre navigation des jours précédents, les conversations à bord n'en deviennent ni moins fréquentes, ni moins animées ; mais plus je les prolonge avec M. de Pompignan, et plus j'ai raison de m'étonner du code religieux de ce brave homme, qui reflète dans sa personne, je le suppose, le milieu dans lequel il a vécu dans les camps, et dans les salons qu'il a fréquentés ; à tout instant il lui échappe quelque pointe soit contre la Providence, soit contre les Saintes-Ecritures. Entendons-le sur le passage de la mer Rouge à pieds secs par les Israélites :

—Les hommes de génie, dit-il, et surtout ceux qui commandent aux masses, savent habilement tirer partie des moindres circonstances pour se grandir aux yeux du peuple. Moïse, poursuivi par les Egyptiens, arrive sur le bord de la mer Rouge, au moment où il voit la marée qui s'en va. Il n'hésite pas à proclamer que c'est par son ordre que l'eau se retire ainsi. Et les habitants de Gessen qui le suivent, n'ayant jamais vu de marées, n'hésitent pas à le croire. Toute la masse s'engage donc sur la plage à sec et passe de l'autre côté. Les Egyptiens arrivent presque aussitôt et suivent la même route ; mais le moment du reflux était arrivé, et l'armée presque entière disparaît sous les flots. Pas plus difficile que cela de faire un miracle.

—Mais que faites-vous donc du texte sacré qui dit que les eaux se séparèrent et formèrent comme un mur de part et d'autre ?

—Est-ce que le passage de la mer Rouge est un article de foi ?

—Non, sans doute ; mais quelles preuves apportez-vous pour le contredire ? Ou vous croyez aux miracles, ou vous n'y croyez pas. Dans le premier cas, comment pouvez-vous gratuitement en récuser un formellement rapporté dans l'écriture sainte ? Si vous rejetez l'autorité de la Bible sur ce point, ne pourrez-vous pas de même la repousser pour tout le reste ? Si vous me dites que vous ne croyez pas aux miracles ; inutile alors de discuter, il vous faut un autre évangile, et cessez de vous dire catholique.

L'eau que Moïse fait jaillir du rocher était une autre finesse de sa part. Il savait qu'il y avait là une source, et il fait accroire au peuple que c'est en frappant le roc de son bâton qu'il l'a fait surgir !

Mais la grande préoccupation de mon savant créole (1) était de trouver assez d'espace pour loger sur la terre tous les descendants de la population actuelle.

—Avant deux siècles, disait-il, la terre sera insuffisante pour loger tous les hommes, avec la proportion d'accroissement que les différentes races montrent aujourd'hui.

—Soyez sans inquiétude sur ce point ; celui qui remplit de sa présence le ciel et la terre, saura bien trouver de l'espace pour les hommes qu'il a tirés du néant et rachetés de son sang. Il a plus d'une corde à son arc, pourrait-on dire vulgairement. Ne pourrait-il pas, par exemple, construire un appentis à notre globe pour y établir de nouvelles colonies ? ... Qui l'empêcherait de décrocher une petite planète, Junon ou Vesta, par exemple, pour la coller à notre terre ? Ce ne serait guère plus qu'une verrue sur une face humaine !.....

Comme il serait difficile de gouverner le monde, en faisant disparaître la providence ! Et ce sont de prétendus sages qui veulent en agir ainsi !... Pitié !

(1) Les créoles ne sont pas des métis entre européens et les aborigènes de l'Amérique du sud, mais les descendants d'européens nés en Amérique.

Cependant les îles se succèdent toujours les unes aux autres sans interruption, après Saint-Barthélemy, c'est Anguille qui appartient à l'Angleterre, à 18° 40' de latitude, avec une population de 2,000 habitants ; au N. E. à 17° 38' Barboude (1), aussi à l'Angleterre avec une population de 1500 habitants.

Puis à 17° 29', Saint-Eustache, beaucoup plus considérable que les précédentes, qui appartient aux Hollandais, avec une population de 7,000 habitants.

Enfin à 7h., tel qu'annoncé, nous jetons l'ancre dans la rade de Basseterre, capitale de Saint-Kitts, où nous devons faire une escale. Mais nous mouillons assez loin de la rive et la nuit est déjà arrivée, car dans ces climats tropicaux, il n'y a presque pas de crépuscule ni d'aurore, une demi-heure après le coucher du soleil, c'est la nuit complète, de sorte qu'il nous faut remettre au lendemain matin l'heure du débarquement.

DEUXIÈME PARTIE

DE SAINT-KITTS A TRINIDAD.

Le Rév. M. Smyth, curé de Saint-Kitts. — Le jardin public. — L'Arc ou Chou-palmiste. — Le cactus *tête d'anglais*. — Le Figuier des Indes. — Un Strombe. — Névis. — Monserrat. — Antigue ; Pélicans ; jardin botanique ; la *Victoria regia* en fleur. — La Dominique ; Roseau ; hôpital pour les affligés du *jian*. — La Guadeloupe ; Pointe-à-Pitre ; M. l'abbé Minoret ; l'arbre du voyageur ; le Pandanus ; M. Guesde ; une Pleurotomaria toute fraîche ; le Scarabée géant. — La Martinique ; Saint-Pierre sa capitale ; nageurs nègres ; un requin ; la quarantaine. — Ste-Lucie ; le Rév. P. Tapon, curé de Castries ; serpents. — La Barbade ; le R. P. Strickland, curé de Bridgetown ; coquillages ; visite à M. Belgrave, marchand de curiosités ; un corail nouveau. — Trinidad.

Jeudi 5 avril. — Dès 6.30 h. je descends avec M. Huart dans une chaloupe qui nous dépose sur le quai en face de la

(1) Barboude, *Barbuda*, ne pas confondre avec la Barbade, *Barbados*, plus au sud, et dont nous parlerons plus loin.

douane. N'ayant d'autre bagage que nos bréviaires, l'inspection est bien vite faite, et nous voilà dans la rue à la recherche de l'église catholique, que nous savions avoir pour curé le Rév. M. Smyth, pour lequel nous avons une lettre d'introduction. Nous hésitions sur la direction à prendre, lorsqu'un jeune homme à mine bienveillante, nous entendant parler français, nous accoste.

—Vous cherchez l'église catholique ? Et bien, suivez-moi, je vais vous y conduire.

—Vous êtes français ?

—Non, je suis danois et l'un des employés de l'église.

Nous marchons donc à la suite de ce guide, tournons un coin de rue, traversons un jardin public où maints objets nouveaux frappent mes regards, mais dont je remets l'examen à quelques quarts d'heure plus tard, et entrons au presbytère. M. le curé Smyth nous accueille avec une politesse charmante et nous conduit sans plus tarder à la sacristie pour la célébration de la sainte messe, à laquelle je tenais fort pour remercier Dieu de l'heureuse traversée que nous venions de faire. M. Huart, trop fatigué du malaise éprouvé à bord, ne se sentit pas capable de célébrer.

L'église, quoique petite, était tenue dans un grand état de propreté, et une vingtaine de personnes qui assistèrent à ma messe s'y montrèrent dans la tenue la plus convenable et la plus attentive.

M. Smyth nous invite à prendre le déjeuner avec lui, et après une demi-heure de conversation avec ce brave curé, auquel nous ne reconnaissons qu'un défaut, celui de ne pas parler français, nous prenons congé de lui pour retourner à notre bateau, car l'on nous avait assigné 9 h. pour le moment du départ.

Mais comme nous avons encore plus d'une heure à notre disposition, je ne veux pas laisser la ville sans faire une courte, mais attentive étude de sa physionomie et surtout de ses productions naturelles.

Le jardin public en face du presbytère est en premier lieu ce qui fixe mon attention.

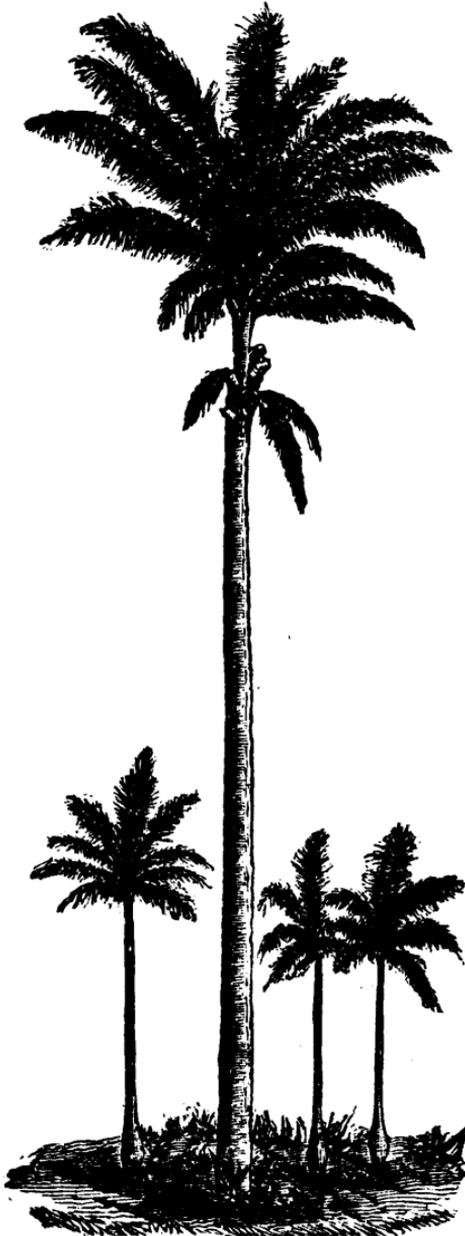


Fig. 1.

Fig. 1.—L'Arc ou Chou-palmiste, *Oreodoxa regia*, Willd.

Ce qui me frappe plus particulièrement à première vue ce sont les palmiers, avec leurs troncs droits, lisses, vernis comme des manches de lignes, dirait Buies, et leurs longues feuilles en parasol au sommet seulement. La figure 1 ci-jointe en donne une représentation fidèle. C'est l'*Oreodoxa regia*, Willdenow, que les anglais appellent *Mountain cabbage*, *Cabbage palm*, et les français, très improprement, palmiste, et mieux chou-palmiste.

On sait que les palmiers se rangent dans les monocotylédones, dont nos céréales, blé, avoine, maïs, etc., font aussi partie. Les palmiers sont très nombreux en espèces, les Antilles en possèdent, assure-t-on, dix-huit différentes.

L'Arc ou chou-palmiste qui nous occupe particulièrement ici, a d'abord été désigné par Jacquart sous le nom d'*Areca oleracea*,

Wildenow qui a fait ensuite une étude spéciale de ces plantes, lui a donné le nom d'*Oreodoxa regia*, qu'il conserve encore aujourd'hui. Son nom spécifique *regia* lui convient tout particulièrement, car c'est un des arbres des plus élevés, des plus élégants et de plus belle apparence de toute sa famille ; il a une majesté réellement royale. Sur un diamètre atteignant rarement deux pieds, il s'élève jusqu'à 80, 100 et même 120 pieds, et ne porte de feuilles qu'à son sommet, comme la plupart de ceux de sa famille. Son stipe ou tige est dans le jeune âge renflé en bulbe vers le bas, comme on peut le voir dans la figure ci-contre ; mais en croissant il perd avec l'âge cette apparence bulbiforme, c'est-à-dire que le reste du stipe vient à prendre à peu près le diamètre du bulbe primitif.

La racine se compose d'abord de la radicule qui s'enfonce en terre, mais qui disparaît ensuite pour faire place à un grand nombre de petites racines adventives qui le retiennent si solidement fixé au sol, que sur le grand nombre de tous ceux que j'ai pu observer, je n'en ai jamais vu un seul renversé par le vent, même, comme on en voit souvent, isolés en pleins champs ou sur des places publiques, malgré la prise que peut donner son parasol de feuilles compacte au sommet de sa tige nue, élancée, et relativement grêle.

L'arbre, dans le jeune âge, produit un certain nombre de feuilles engainantes, pennées, de 8 à 10 pieds de longueur et à folioles de 13 à 20 pouces. Mais ces feuilles tombent bientôt pour faire place à une hampe qui s'échappe de leur centre et se projette jusqu'à 40, 50, 70 pieds et même au delà pour porter les fleurs qui donneront naissance aux fruits. Les feuilles tombées ne laissent pas des cicatrices soulevées comme on en voit sur les dattiers, mais seulement des cercles parallèles blanchâtres, sans aucun relief, ne se distinguant du reste que par leur couleur, et disparaissant avec l'âge dans la croissance de l'arbre.

La fleur consiste en un spadice ou régime renfermé dans une spathe bivalve qui s'ouvre à la floraison et persiste long-

temps sur l'arbre avant de se détacher et de tomber sur le sol. Les fleurs sont à six divisions disposées sur deux rangs, et trois stigmates, formant une drupe ronde, recouverte d'un brou filamenteux contenant une amande. Les fleurs blanches, fort petites, sont suivies de fruits oblongs, bleuâtres, de la grosseur d'une olive, à amande non comestible.



Fig. 2.

Mais si le fruit de l'arec n'est pas comestible, l'énorme bourgeon qui doit le produire est par contre très recherché. On le mange en salade, cru à la manière des artichauts, ou cuit comme les choux. Il est cependant regrettable que pour se procurer ce met, on donne la mort chaque fois à un individu de ces rois des forêts tropicales. On va finir, en plusieurs endroits, par amener l'extinction complète de cette race intéressante.

Le bois, qui avec l'âge prend la couleur et la dureté de l'ébène, est creusé en tuyaux, taillé en planches, en poteaux, etc., et ses feuilles servent à couvrir les cases des habitants des campagnes.

Fig. 2.—Le Figuier des Indes, *Ficus indica*, Lam.

Il me fait plaisir de reconnaître en passant un arbre dont j'avais fait déjà la connaissance au jardin public, au Caire, en Egypte. C'est le figuier des Indes, *Ficus indica*, Linné. Cet arbre, de taille supérieure, a la singulière propriété d'émettre de ses branches des racines adventives qui descendent vers le sol, s'y enracinent et forment de nouveaux troncs, si bien que l'arbre vient à la fin à couvrir des espaces considérables, figurant un immense temple supporté par des colonnes. Cet arbre est originaire des Indes Orientales, les anglais lui donnent le nom de *Banyan tree*. Fig. 2.

Mais pour un arbre que je reconnais, ce sont des douzaines que je vois partout pour la première fois. Les arbrisseaux, les herbes même sont de toute part, des espèces étrangères à nos climats. De superbes haies de Crotons, à feuillage d'une variété sans fin bordent partout les allées, et n'ajoutent pas peu à l'agrément du coup d'œil général, en mariant leur nuances diversifiées à celles des nombreuses et éclatantes fleurs des parterres.

Je remarquai près de ces haies, autour du bassin qui forme le centre du jardin où convergent les diverses allées, des cactus d'apparence tout à fait singulière. Ce sont des espèces de globes oblongs, à nombreuses côtes munies d'épines, de 12 à 15 pouces de hauteur, portant à leur sommet un céphalium ou tubercule sphérique tout couvert d'un coton blanc à travers lequel percent de nombreuses épines rougeâtres entremêlées de fleurs roses, petites, mais très nombreuses et du plus bel effet.

— *How do you call this plant*, dis-je à un monsieur que je vis là avec une dame accompagnée de quelques enfants ?

— *It is called Pope's head*, répondit-il.

Allons, me dis-je, voici une dénomination bien impropre ; passe pour le blanc de la calotte du Pape, mais que faire du rouge des fleurs et des épines ? Ce monsieur est sans doute un protestant.

Revenu au bateau, je témoigne à l'un des passagers ma surprise à la vue de ce cactus singulier et du nom par lequel

on me l'avait désigné. — *Tête-du-Pape* le nom de ce cactus ? mais pas du tout ; c'est *Tête d'anglais* qui est son véritable nom. Ne voyez-vous pas, ajoute celui-ci, dans le mamelon qui couronne la plante, le fond d'un crâne anglais, sur lequel s'entrecroisent des mèches de cheveux roux à la manière des épines qui couronnent cette calotte ? C'est d'ailleurs un nom si bien admis qu'on le trouve mentionné dans plusieurs auteurs.

Et, en effet, dans le dictionnaire *Pittoresque d'Histoire Naturelle* de Guérin, à l'article Mamillaire, on lit, vol. V, page 6 : *Melocactus*, DeCandolle, vulgairement : Bonnet-à-l'anglais.

Basseterre compte environ 10,000 âmes. La ville est propre et assez bien bâtie, mais la population qui l'habite ne manque pas de nous frapper tout particulièrement. On ne voyait de toutes parts que figures noires, c'est-à-peine si par-ci, par-là nous rencontrons un blanc, et comme c'était à peu près la première fois que nous nous trouvions en face d'une population colorée, elle ne manqua pas de faire une vive impression sur nous.

Je n'eus pas de peine à reconnaître dans ces mulâtres les types des africains que j'avais vus dans la Floride et la Georgie, partie inférieure de la figure plus ou moins avancée en grouin, lèvres demesurément épaisses, cheveux laineux etc. Tous ces noirs ici parlent l'anglais, plus ou moins patoisé, et portent le costume européen, moins toutefois les enfants jusqu'à l'âge de 7 à 8 ans, qu'on trouve plus commode et plus économique d'abandonner au costume de notre père Adam dans le Paradis terrestre.

Voulant pousser une reconnaissance, avec M. Huart, sur la rive qui borde le rivage, nous ne pouvions nous lasser d'admirer partout les étranges allures de ces gens : des cases de quelques pieds seulement en dimensions et couvertes de feuillages leur servant de demeures, absence presque complète de meubles à l'intérieur ; des enfants nus, à tête laineuse, s'ébattent dans la

rue, celle-ci souvent interrompue ou plus ou moins torturée par des cases sans ordre empiétant sur son aire, tout ce monde aux aguets et tout étonnés de notre présence parmi eux etc., etc.

Il y avait là tout près, échouée sur la plage, une vieille carcasse de bâtiment, retenant encore quelques uns de ses agrès dans lesquels des gamins noirs s'exerçaient aux manœuvres des matelots en grim pant dans les cordages. Les enfants sont bien partout les mêmes, dis-je à M. Huart, le mouvement, les cris, les courses, les jeux de toute sorte, semblent une nécessité à leur nature.

— Oui, sans contredit, mais avec cette différence que chez nous les enfants comprennent, dès l'âge le plus tendre, qu'ils sont des hommes et se couvrent en conséquence, tandis qu'ici ils ont encore moins d'habits que les petits chiens et les petits chats.

— Mais comment, en voici de plus grands qui portent une bien modeste chemise.

— Oui, modeste, s'ils se tenaient toujours sur leurs pieds, mais en grim pant dans des cordages, leur chemise ne leur sert guère de couverture.

Je trouvais partout, et principalement sur la grève, de nombreuses coquilles, souvent plus grosses que le poing, d'une espèce de *Turbo* qu'on devait sans doute trouver dans le voisinage. On répondit à mes questions sur le sujet qu'en effet on allait la pêcher tout près de là, et qu'on en faisait une grande consommation comme aliment, en la faisant cuire. C'est le Turbot ondulé, *Turbo undulatus*, Lamarck.

Revenus au bateau à 9 h., heure fixée pour le départ, on nous dit là qu'on ne partirait pas avant midi, le déchargement du vaisseau n'étant pas encore terminé. Nous profitons de ce délai, pour admirer davantage l'île du point où nous sommes et nous renseigner sur son histoire.

Basseterre, qui porte bien son nom pour être située sur un plateau peu élevé au dessus du niveau de la mer, se trouve au pied du mont Misère, point-le plus haut de la chaîne de mon-

tagnes qui occupe tout le milieu de l'île. Ces montagnes éruptives sont toutes d'anciens volcans éteints ; recouvertes d'une couche de lave rougeâtre plus ou moins décomposée, elles présentent jusqu'à leurs cimes les plus hautes une riche végétation qui ne laisse voir nulle part le roc nu, comme dans nos climats du nord. Avec la chaleur et l'humidité, certaines plantes peuvent prendre racine sur le roc même, encore bien plus sur ces résidus de volcans que l'air et la température convertissent avec le temps en terroir susceptible de se prêter à la culture.

Le mont Misère ne mesure pas moins de 4,300 pieds d'élévation au dessus du niveau de la mer. En 1880, à la suite de pluies prolongées, les ruisseaux qui descendent de la montagne se convertirent en torrents, et se répandant dans la ville après avoir ruiné les moissons de la plaine, ils enlevèrent les maisons et firent périr plus de 200 habitants dans leur course vers la mer.

Les montagnes boisées sont la retraite de singes nombreux que les amateurs se plaisent à aller chasser, et les plaines qui les bordent tout autour de l'île sont d'une fertilité extraordinaire. Ces plaines sont presque exclusivement cultivées en canne à sucre.

Du pont du bateau où nous sommes l'île offre un coup d'œil vraiment enchanteur. Droit en face se montre la ville qui, basse et peu apparente, semble vouloir se confondre avec le pied de l'altier mont Misère ; à droite et à gauche s'étendent de vastes champs de canne, variés dans leur coloration suivant l'âge et le degré de maturation de la précieuse chevelure qu'ils portent. Ici c'est le vert tendre et brillant des pousses dans le jeune âge ; là le jaune doré de celles parvenues à maturité ; et plus loin le jaune testacé des têtes et feuilles qu'on laisse sur le sol après la récolte. Ça et là, au milieu des cultures, s'élèvent les résidences princières des propriétaires, avec leurs massifs de verdure, leurs vastes usines dans le voisinage, et nombre de palmiers majestueux dominant le tout en berçant mollement leurs parasols de verdure à la brise qui les agite. L'une de ces

résidences à droite, nous montre une allée d'au moins un mille qui y conduit, bordée de chaque côté d'une file sans fin de cocotiers au tronc plus ou moins penchés et aux longues palmes pendantes touchant presque le sol. Répandez sur le tout un soleil aux rayons étincelants qui semble s'empressez d'accentuer les ombres de la verdure pour vous soustraire à l'éblouissement, et vous pourrez vous former une idée de l'apparence de ces paysages tropicaux.

L'île Saint-Kitts ou Saint-Christophe fut découverte par Christophe Colomb en 1493. Colonisée par les Anglais en 1623, les français et les espagnols leur en disputèrent longtemps la possession, mais à la fin, par le traité d'Utrecht en 1713, elle fut définitivement reconnue possession anglaise et l'a toujours été jusqu'à ce jour.

Les matelots du bord ayant jeté une ligne à l'eau hier soir, la retirèrent ce matin avec une superbe prise qui ne manquait pas d'intérêt pour moi. A la résistance qu'opposait la ligne à sortir de l'eau, ils jugèrent que l'hameçon devait avoir accroché quelque débris métallique perdu dans le port ou quelque pièce de bois lourd incapable de flotter. Mais quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils virent paraître un superbe mollusque vivant, le Strombe géant, *Strombus gigas*, Linné. La pièce, quoique de bonne taille, n'était cependant pas aussi grande que certaines que j'avais vues, mais sa coquille était fort épaisse, et par les déchiquetures de sa lèvre extérieure on pouvait juger qu'elle avait subi plus d'une mutilation, et ce qui la rendait encore plus lourde et plus intéressante, c'est qu'elle portait sur son dos une tige de corail très forte et très résistante de quatre à cinq pouces de long. C'était la première fois que je voyais l'animal vivant. Sa chair, nous dirent les nègres, est excellente à manger cuite.

Les Strombes, que les anglais appellent *Fountain-shells*, sont ces superbes coquilles qu'on rencontre très fréquemment sur les corniches des salons ; leur spire, généralement très courte,

a le dernier tour couronné de tubercules solides, leur lèvre est étalée, ondulée, et ornée de la plus belle couleur rose en dedans de même que la columelle. Leur opercule est petit, onguiculé, à bord rugueux.

Il paraît que les trombes exécutent leur locomotion, non en rampant sur le sol comme le font la plupart des autres mollusques, mais par sauts et par bonds, la petitesse de leur opercule leur servant à cette fin de point d'appui pour soulever toute la masse.

On exporte ces coquilles en Angleterre en très grand nombre des îles Bahamas, pour la confection des camées et autres ouvrages. En 1850 Liverpool n'en reçut pas moins de 300,000 venant de ces îles. Ces coquilles pèsent souvent jusqu'à 4 et 5 livres.

A midi précis nous levons l'ancre et continuons notre route vers le S. E.

Allons, dis-je à M. Huart, il faut continuer nos études de mœurs. Voyons avant tout comment se compose notre personnel actuel. Nous avons perdu notre yankee Moore, que M. Castéra ne regrettera guère, je pense. Il nous offrait pourtant parfois l'occasion d'intéressantes remarques, tant dans ses propres allures que dans ses rapports avec ceux qui l'avoisinaient. L'un de ces derniers jours, il en était encore à poursuivre M. Castéra de ses obsessions ; lorsque celui-ci ne pouvant plus y tenir, lui tourna brusquement le dos, s'exclamant en s'éloignant : " il va tant faire que je vais détester les américains." Les américains détestés par un jeune créole de la Guadeloupe, travailleur au canal de Panama ; c'est à tirer l'échelle ! comment survivre à une telle calamité !

(A suivre)

Comme dans notre récit de voyage nous traitons des sujets variés d'histoire naturelle, nous avons cru, pour le présent numéro, pouvoir nous dispenser de faire des articles spéciaux avec des titres particuliers.